

L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes

L'écoféminisme



no 74, été 1997

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. C., Montréal, Qc, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Liminaire	3
<i>Yvette Laprise</i>	
Écologie, féminisme, écoféminisme et théologie	4
<i>Agathe Lafortune</i>	
Écoféminisme. Entretenir des relations	9
<i>Monique Dumais</i>	
L'écoféminisme selon Rosemary Radford Ruether	17
<i>Louise Melançon</i>	
Femmes d'écologie, femmes de musique	22
<i>Louise Courville</i>	
Écoféministe avant l'heure	24
<i>Marie-Rose Majella</i>	
Écoféminisme selon Françoise d'Eaubonne	27
<i>Yvette Laprise</i>	
Bible et environnement	32
<i>Lucie Lépine</i>	
Le nucléaire : ses avantages, ses dangers	35
<i>Hélène Saint-Jacques</i>	
Francine Larivée : une artiste en « mousse »	41
<i>Francine Dumais</i>	
Un nouveau groupe est né...	43
<i>Pauline Maheux</i>	

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : L'Androgyne et la Librairie des Éditions Paulines
à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents
en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée au verso de la revue.

LIMINAIRE

*« Le monde n'est pas simplement la nature
la bonne création,
mais aussi la société,
la manière dont les êtres humains interagissent
entre eux et avec la nature »*

Gabriele Dietrich

A son Colloque 20^e anniversaire (mai 1996) la Collective L'autre Parole avait réservé un atelier à l'écologie féministe. Pour continuer dans la même veine, le présent numéro consacre ses pages à l'Écoféminisme considéré sous quelques aspects à partir d'époques et de lieux différents.

Ce modeste dossier se veut une simple incursion dans ce monde inépuisable aux multiples facettes qu'est l'écologie. Il met en évidence — comme il se doit — l'apport des féministes dans l'évolution des consciences en ce domaine.

Nous espérons que le contenu de ces pages enrichira votre propre expérience et ouvrira certaines pistes intéressantes à poursuivre en suscitant de nouvelles questions ouvertes à la discussion.

On a mis la table...

À chaque lectrice et lecteur de se servir, de combler les vides, d'actualiser certaines informations et de poursuivre la recherche comme bon lui semble.

Vos réactions et vos commentaires sont les bienvenus.

Bonne lecture!

YVETTE LAPRISE, MYRIAM

ÉCOLOGIE, FÉMINISME, ÉCOFÉMINISME ET THÉOLOGIE

*L'écologie demeure une abstraction
tant qu'elle ne prend pas en compte
l'analyse féministe des rapports entre
les sexes. La qualité de l'environnement
social aussi bien que physique
en dépend.*

C'est dans l'Amérique des années 70 que les deux courants de pensée contemporains que sont l'écologie et le féminisme ont trouvé un point de convergence. Ils se sont fondus et associés dans un nouveau mouvement appelé écoféminisme.

Deux situations inquiétantes, issues toutes les deux du système patriarcal, sont à l'origine de l'émergence de l'écoféminisme : celle de la destruction de la nature et celle de l'oppression des femmes. La mise en rapport de ces deux situations est venue d'une réaction contre une gestion inégalitaire des rapports sociaux entre les sexes et la mise en péril des ressources de la planète. L'une et l'autre étant d'ailleurs marquées au coin d'un pouvoir masculin, hiérarchique et hiérarchisant, un pouvoir dominateur et insensible aux conséquences de ses atteintes au processus dynamique de la vie.

L'espèce humaine tout entière est menacée de disparition par les errements du système patriarcal et de ses maîtres, écrit Françoise d'Eaubonne dans un essai publié en France, en 1974, *Le féminisme ou la mort*. Dans cet ouvrage, elle fait le procès de la dictature patriarcale, un pouvoir excessif et peu éclairé, qui, selon les références anthropologiques et historiques qu'elle utilise, aurait jadis soumis les femmes en leur ravissant le contrôle sur l'agriculture et la reproduction humaine. Mais nos sociétés industrielles occidentales en seraient encore sensiblement au même point puisque la victoire sur les femmes, enjeu d'une guerre des sexes qui consacra la mise en place d'un système mâle d'exploitation des femmes et de la nature, peut encore être observée aujourd'hui. D'Eaubonne parle de l'urgence de refaire le monde sur un mode absolument neuf. C'est, pour elle, une nécessité, car il est en danger de mort. D'Eaubonne appelle une gestion égalitaire du monde, un monde qu'il faut libérer de l'emprise des mâles — et non pas seulement le protéger, comme le pensaient les

écologistes de la première vague. Pour d'Eaubonne le problème écologique ne se ramène pas qu'à une question économique — course au rendement ou aux profits — ou qu'à un système capitaliste de gestion des ressources. Il concerne, au-delà de ces aspects, l'absence de contrôle des femmes sur leur destin comme sur celui de l'humanité. Il faut attirer l'attention, ici, sur une conception quelque peu essentialiste qu'aurait Françoise d'Eaubonne des femmes qu'elle appuie par ailleurs d'emblée dans leur lutte pour se libérer des normes imposées par les hommes relativement à la reproduction de l'espèce humaine. Pour d'Eaubonne, en effet, le problème de la surpopulation est un problème de taille, un exemple typique de l'attitude de domination des hommes à l'endroit de la nature et à l'endroit des femmes, assignées par eux à « l'union lapiniste » .

L'exploitation de la nature et le non respect des femmes sont interreliés, font remarquer à ce propos certaines écoféministes américaines. Ces deux phénomènes se renforcent d'ailleurs mutuellement. Ils s'enracinent dans une conception dualiste des valeurs associées à la Nature et à la Culture. Si l'écologie sociale a voulu remettre en question cette division entre la nature et la culture, l'écoféminisme pour sa part a poussé plus loin la réflexion là-dessus pour dire que c'est la misogynie qui est à la source de cette opposition. En faisant en effet des femmes des êtres spécifiquement identifiés à la Nature, et des hommes des êtres porteurs de la Culture, nos sociétés se sont non seulement rendues responsables d'une dénégarion des expériences et des savoirs féminins, mais elles se sont privées, en consacrant cette partition, d'une sagesse globale, essentielle à l'humanité tout entière.

Françoise d'Eaubonne peut certainement être considérée comme une pionnière de l'écoféminisme dans le monde francophone. Mais ce sont des Américaines qui, dès les débuts des années soixante-dix ont initié le mouvement. La littérature sur ce sujet est donc largement de langue anglaise.

*Le péché originel, c'est la
suprématie mâle.*

Valérie Solenas

Afin de rendre compte des liens qui ont déjà été faits entre l'écoféminisme et les traditions religieuses, je me référerai au texte d'un article écrit par la théologienne brésilienne, Ivone Gebara, dans *Dictionary of Feminist Theologies*, Edited by Litty M. Russell and S. Shannon Clarkson, Louisville, Westminster John Knox Press, 1996.

Selon cette auteure, l'écoféminisme est une idéologie qui a une vision intégratrice de tous les phénomènes de la vie, aussi bien lorsqu'elle considère chaque être humain que lorsqu'elle envisage de réfléchir sur le monde. Dans l'optique écoféministe, tous les processus vitaux sont interdépendants. En cela, l'écoféminisme va au-delà des rapports conflictuels entre les sexes engendrés par la société patriarcale et les systèmes hiérarchiques. L'écoféminisme prend en compte en effet la lutte des femmes pour leur libération, leur auto-détermination et leur égalité, mais il considère aussi que la vie de ce monde est menacée dans la mesure où le *principe féminin* est bafoué: toute vie et tout système biologique étant en effet à la fois féminin et masculin. Les actions menées par les groupes écoféministes visent donc à la fois la préservation de la vie pour les êtres humains, mâles et femelles, ceux d'aujourd'hui et de demain, et cela dans une perspective globale.

L'écoféminisme met l'emphase sur l'idée que toutes les créatures de la terre participent d'un grand Tout sacré tandis que les systèmes patriarcaux créent plutôt des divisions entre les différents corps de la société, faisant par exemple des uns des dominants et des autres des dominés. Le phénomène de la domination traverse toutes les réalités humaines et sociétales. Il est présent aussi bien entre les personnes qu'entre les différents groupes de la société et entre les sexes. Il se manifeste également à travers le contrôle exercé sur la nature. Dans les systèmes patriarcaux, la vie est comprise comme répondant à la loi du plus fort dans un processus de sélection où l'élimination de l'autre est admise, voire considérée comme nécessaire. Chacun peut donc détruire l'autre à son profit. Et c'est ce même type de compétition, qui prévaut au sein des grands marchés économiques mondiaux, qui est aussi présent dans les relations entre les humains, comme dans les rapports entre ces derniers et la nature.

L'écoféminisme dénonce aussi toutes formes nouvelles de division résultant des systèmes économiques de même que de l'action destructrice des corporations multinationales sur les ressources naturelles, l'environnement et les cultures humaines à travers le globe. Tout cela étant fait dans le but de produire au maximum et de vendre des produits. Ces corporations agissent à la manière des grands empires coloniaux d'autrefois. Elles ont une vision mécanique du corps de la terre, réservant aux forts le privilège de la vie et condamnant les faibles à la disparition. Elles ne voient pas les choses dans une perspective d'interdépendance ce qui les autoriserait à se montrer insensibles, voire hostiles aux femmes et aux démunis. Bref, elles considèrent tout sous l'angle de l'objet à conquérir et à exploiter sans envisager les répercussions de leurs pratiques.

*Le travail des hommes sur le concept
de transcendance pourrait s'apparen-
ter à leur volonté de domination de la
nature et des femmes qui symbolisent
pour eux l'immanence.*

Ynesta King

En tant que philosophie aussi bien que sagesse et théologie, l'écoféminisme embrasse de multiples aspects de la connaissance. Des groupes écoféministes dénoncent ainsi les dangers de certaines recherches en matière de biotechnologie qui conduiraient à l'élimination de certains êtres humains au profit d'autres êtres jugés plus aptes. Les écoféministes attirent l'attention sur le fait que le sexisme et le racisme, toujours présents, sont à l'origine de manipulations scientifiques susceptibles de porter atteinte à la nature, à l'humanité et plus spécifiquement aux femmes. Dans les sociétés patriarcales, ces dernières sont en effet considérées comme des objets — des terrains à exploiter— et cela encore aujourd'hui, alors que nous devrions pourtant être en mesure d'en connaître davantage, et donc d'accéder à plus de rationalité. Ainsi l'eugénisme apparaît-il aux yeux des écoféministes comme étant une forme nouvelle et subtile de domination qui menace à la fois les femmes et la nature.

L'écoféminisme nous invite également à reconsidérer la tradition chrétienne, ainsi que toutes les traditions religieuses d'ailleurs, de manière à redécouvrir en elles les valeurs de vie. Revoir la théologie selon une approche cosmique ou cosmogénique, c'est être conduit à penser que chaque être participe à la réalisation d'un grand tout possédant une cohérence propre et cela d'ailleurs dans une perspective de création évolutive. Ainsi, toute personne joue un rôle dans ce processus. Chaque être a une responsabilité : vu comme créateur, il a même le devoir de contribuer à mettre un frein à la destruction en cours.

Malgré leurs beaux discours sur l'amour et nonobstant le bien qu'elles ont pu apporter, les religions monothéistes patriarcales ont été passablement destructrices, écrit Ivone Gebara. Leur rôle dans cette affaire est le résultat de leur complicité avec les systèmes patriarcaux.

La théologie écoféministe doit être considérée comme porteuse d'une volonté de repenser la tradition chrétienne afin de redécouvrir les valeurs et les expériences des êtres humains en lien avec l'écosystème. Cette nouvelle approche, cette

nouvelle vision des choses nous invite à accueillir le Mystère, qui est présent partout et en chaque être, sans le réduire à la seule réalité masculine. Le christianisme n'est d'ailleurs qu'une révélation parmi d'autres; et toutes les révélations sont nécessaires pour que soient préservées la beauté et la diversité de la vie. Car la multiplicité et l'unité sont présentes dans tous les processus de vie. Il n'y a pas d'unité sans diversité; et il n'y a pas de diversité sans unité comme point de convergence et force d'intégration. Essayer de comprendre l'expérience chrétienne dans cette perspective permet de dire qu'un amour à la fois universel, concret et pluraliste est possible. Et qu'il est à l'oeuvre en chaque être. Cette nouvelle vision change, il va sans dire, l'interprétation que l'on a pu faire de la Bible, des dogmes et de toutes les constructions théologiques traditionnelles.

Les références qui suivent pourront permettre aux personnes intéressées de poursuivre leur réflexion sur le sujet :

Ynestra King, *Toward an Ecological Feminism and a Feminist Ecology*, « *Machina ex Dea : Feminist Perspectives on Technology* », Ed. Rothchild, 1983, p.118-128;

Carolyn Merchant, *Mining the Earth's Womb*, « *Machina ex Dea : Feminist Perspectives on Technology*, Ed. Rothchild », 1983, p.99-117;

Vandana Shiva, *Staying Alive : Women, Ecology and Development*, London, Zed Books, 1988;

M. Mies dans V. Shiva, *Ecofeminism*, Atlantic Highlands, N.J., Zed Books, 1988;

B. Swimme and T. Berry, *The Universe Story*, San Francisco, Harper&Row, 1993.

AGATHE LAFORTUNE, VASTHI

ÉCOFÉMINISME. ENTRETENIR DES RELATIONS

*Ève dans le jardin de la Genèse,
Gaïa, la déesse terre,
recouverte de verdure,
se répandant en eaux claires,
nous voici,
femmes de tous temps et de tous espaces,
vigilantes dans le soin de la Planète Terre
et audacieuses dans les floraisons à offrir.*

Tisser des relations, les entretenir, les chérir est un enjeu stimulant que l'écoféminisme nous permet de vivre. L'écoféminisme se présente comme « une analyse sociale critique où se réalise la convergence des deux plus importants mouvements contemporains, l'écologie et le féminisme »¹. Ceux-ci nous invitent à établir des relations, c'est pourquoi j'aimerais d'abord faire connaître les relations que nous devons entretenir avec nous-mêmes, puis avec les autres, finalement avec le cosmos. Cette étude se situe dans la perspective d'une éthique autodéterminée.

Une éthique autodéterminée donne la possibilité d'une prise en charge réelle par les êtres humains de leur vie, en permettant une saisie réflexive sur leur expérience et une invention conséquente de leur praxis. Elle correspond à la montée d'une conscientisation de l'humanité et à la recherche d'une éthique qui réponde aux nouvelles questions qui lui sont posées. Le mouvement des femmes constitue une lame de fond qui vient envahir le fleuve d'affirmations morales qui a coulé à travers des siècles de patriarcat, une lame de fond qui ne veut pas détruire, mais apporter une vitalité régénératrice à la fluidité éthique².

Les féministes ont développé une éthique que je désigne par l'expression

¹ Heather Eaton, « Earth Patterns : feminism, ecology and religion », *Vox feminarum*, volume 1, issue 2 (September 1996), p. 9.

² Monique Dumais, « D'une morale imposée à une éthique autodéterminée », dans Monique Dumais et Marie-Andrée Roy, (dir.), *Souffles de femmes*. Montréal, Éditions Paulines, 1989, p. 109-134.

éthique de relation; en anglais elle est exprimée par les termes suivants qu'il n'est pas toujours aisé de traduire en français : *ethics of connection*, *relatedness*, *interconnectedness*, ainsi que *power-in relation*¹. L'exploration de cette éthique de relation me permet de discerner des manières spécifiques aux femmes d'établir un triple rapport à soi, aux autres, au cosmos.

1. Relation à soi

Une première dimension de la relation se réfère d'abord à soi-même. Pour ce premier rapport relationnel, les études féministes ont particulièrement misé sur un affranchissement de la dichotomie corps/esprit qui établissait une hiérarchie entre le corps perçu comme inférieur et l'esprit défini comme supérieur, entre les femmes assimilées à la chair et les hommes, à l'esprit. Les catégories aristotéliennes : la matière, la forme, ont structuré la pensée occidentale² jusqu'à nos jours; elles ont entraîné une discrimination infériorisante pour les femmes en structurant un rapport de subordination de la matière à la forme, de la femme à l'homme. Ainsi, une « rupture épistémologique » s'imposait pour remettre en question cette vision du monde qui valorise l'esprit au détriment du corps et du monde matériel. Beverly W. Harrison a décrit de façon juste une épistémologie non dualiste où

le corps humain (est) le lieu intégré de notre perception de *toute la réalité*. À travers lui, par le toucher, la vue et l'ouïe, nous expérimentons nos relations au monde. À travers notre époque, notre réponse profonde, notre passion, nous expérimentons notre désir d'une relation (*connectedness*) au tout. Mais notre passion est plus que cela. *Elle est*

¹ Mary Grey, « Claiming Power-in-Relation : Exploring the Ethics of Connection », *Journal of Feminist Studies in Religion*, vol. 7, no. 1 (Spring 1991), p. 7-18; Marilyn L. Legge, « Visions for power-in-relation », *Journal of Feminist Studies in Religion* (Spring/Fall 1993), p. 233-238; Beverly W. Harrison, in Carol Robb, ed., *Making the Connections : Essays in Feminist Social Ethics*. Boston, Beacon Press, 1985; Winnie Tomm, chapitre four, « Ethics of Connectedness and Resistance », dans *Bodied Mindfulness. Women's Spirits, Bodies and Places*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1995, p.167-207.

² Voir l'ouvrage remarquable de Prudence Allen, r.s.m., *The Concept of Woman. The Aristotelian Revolution 750 DC-AD 1250*. Montréal-London, Eden Press, 1985.

aussi la source de notre énergie, c'est-à-dire de notre pouvoir d'agir³.

Également, Rosi Braidotti prend position dans le débat. Dans le chapitre « Ethics Revisited » de son ouvrage *Nomadic Subjects*⁴, elle nous entraîne dans une critique de l'appropriation culturelle de la rationalité. Elle indique clairement que notre culture a établi une dichotomie très ferme entre le féminin et la notion de rationalité: le féminin a été décrit depuis Platon jusqu'à Freud en termes de matière, de physique, de passions, d'émotions, d'irrationnel. Cette persistante opposition binaire entre les femmes et la rationalité est liée à la question du pouvoir et de ses corollaires: la domination et l'exclusion. Elle soutient que « ce n'est pas parce qu'ils sont rationnels que les hommes sont les maîtres, mais plutôt qu'étant les maîtres, ils ont considéré la rationalité comme leur prérogative propre »⁵. Le féminin a été réduit à l'autre et sa différence est perçue en termes péjoratifs et infériorisants. Il en ressort que l'inadéquation du modèle théorique de la rationalité classique provient de ce qu'il n'a pas tenu compte de la différence sexuelle et qu'il a pris le biais masculin comme un mode universel d'énonciation.

De fait, les femmes tendent à avoir une perception plus intégrée d'elles-mêmes, en affirmant leur potentiel et en imaginant d'autres façons d'être dans le monde. Leur créativité est mise à l'oeuvre dans l'exigeante tentative de sortir des stéréotypes traditionnels concernant les conduites masculines et féminines.

2. Relation aux autres

Une réflexion éthique ne peut se fonder que sur l'existence d'une communauté de vues entre les femmes que tout un courant s'est attaché à nier⁶.

³ Beverly W. Harrison, « The Dream of a Common Language : Towards a Normative Theory of Justice in Christian Ethics », *Annual of the Society of Christian Ethics* (1980), 20, et « The Power of Anger in the Work of Love : Christian Ethics for Women and Other Strangers », dans *Making the Connections*, p. 12-15.

⁴ Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects. Embodiment and sexual difference in contemporary feminist theory*. New York, Columbia University Press, 1994.

⁵ *Ibid.*, p. 216.

⁶ Micheline de Sève, « Des fondements d'une éthique féministe », *A/encrages féministes. Cahiers de recherche* 1989, UQAM, GIERF, 1989, p. 12.

Le concept *relation* signifie de façon première le rapport d'une chose avec une autre ou le rapport entre deux personnes. La dimension vers l'autre se présente comme une voie fondamentale. Dans son élaboration sur le « moi moralement relié » (*morally connected self*), Sheila Mason Mullett insiste pour montrer l'interdépendance des « moi » et comment celle-ci agit dans un fonctionnement moral¹. L'accent est alors mis sur les liens à la communauté, familiale et sociale, sur la responsabilité envers les gens qui sont proches.

Cette relation entre les êtres, cette interdépendance a été constamment cultivée par les femmes au cours des âges. Carol Gilligan, dans son étude sur le développement moral, a reconnu que les femmes sont moins portées que les hommes à faire preuve d'un esprit légaliste, mais qu'elles tiennent davantage compte des personnes dans leurs prises de décision, ce qu'elle a appelé « une éthique de sollicitude » (*ethics of care*)². Elle affirme :

Cela fait des siècles que nous écoutons les voix des hommes et les théories que leur dicte leur expérience. Plus récemment, nous avons commencé non seulement à remarquer le silence des femmes mais aussi la difficulté d'entendre ce qu'elles disent quand elles prennent la parole. Et pourtant, si l'on se met à l'écoute de la voix différente des femmes, on découvre la réalité d'une éthique de sollicitude: elles nous disent quel est le rapport entre la relation avec autrui et la responsabilité, et comment l'origine de l'agression est une déchirure de la trame des relations humaines³.

Carol Gilligan a réalisé une analyse empirique et interprétative du processus de prise de décision chez les filles et de jeunes femmes confrontées à des dilemmes moraux soit réels ou hypothétiques. « Elle a accompli une révolution dans les discussions ayant trait à la théorie morale, au féminisme, aux théories du sujet et à

-
- ¹ Sheila Mason Mullett, « Enseigner l'éthique selon le paradigme du « moi moralement relié », *Philosopher*, no 16 (1994), p. 73-86.
 - ² Carol Gilligan, *In a Different Voice*. Cambridge, Harvard University Press, 1982, traduction de l'américain par Annie Kwiatek, *Une si grande différence*. Paris, Flammarion, 1986.
 - ³ Carol Gilligan, *Une si grande différence*, p. 262-263.

plusieurs domaines qui y sont reliés »⁴. Les conclusions de Carol Gilligan ont toutefois suscité des réticences. Des chercheuses ont craint de voir se perpétuer une mentalité patriarcale⁵ où les femmes sont désignées comme pourvoyeuses d'attention et de bons soins, spécialistes des relations harmonieuses dans la famille et dans la société. Il convient donc de dégager les femmes de rapports humains aliénants, de toute appropriation dépossédante du corps, du temps, du travail des femmes, selon Colette Guillaumin⁶, mais il est nécessaire de retenir tout ce qu'il y a de positif, de créateur dans les relations entre les personnes.

Mary Daly a particulièrement valorisé les liens que les femmes entretiennent entre elles, en vue de créer une véritable solidarité. La sororité devient alors un rempart pour affronter la domination de toute structure sociale hiérarchique⁷. Les femmes cherchent à développer des réseaux d'actions⁸, de réflexions, de recherches hautement scientifiques⁹. Elles tentent d'établir des générations de femmes où se transmettent et se transmettront des héritages tant sur le plan économique, que sur les plans intellectuel, culturel et spirituel.

Cette relation que les femmes veulent manifester entre elles n'est pas si aisée, la sororité a certes connu une période de lune de miel où étaient tenues invisibles les différences entre les femmes. Pourtant, aux États-Unis particulièrement, la diversité

4 Susan J. Kekman, *Moral Voices, Moral Selves. Carol Gilligan and Feminist Moral Theory*. University Park, Penn., The Pennsylvania State University Press, 1995, p. 1. La traduction française est de moi.

5 Martha J. Reineke, « The Politics of Difference : A Critique of Carol Gilligan », *Canadian Journal of Feminist Ethics*, vol. 2, no. 1 (1987), p. 3-20.

6 Colette Guillaumin a analysé de façon claire et systématique l'appropriation des femmes faites par les hommes dans « Pratique du pouvoir et idée de Nature. (1) L'appropriation des femmes; (2) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, no 2 (février 1978), p. 5-30; no 3 (mai 1978), p. 5-28.

7 Mary Daly, « The Bonds of Freedom: Sisterhood as Antichurch », dans *Beyond God the Father*. Boston, Beacon Press, 1973, p. 132-154.

8 Plusieurs groupes et associations de femmes existent au Québec et au Canada, voir pour le Québec, Le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec, depuis quatre siècles*. Édition entièrement revue et mise à jour, Montréal, Le jour, 1992.

9 Pour tout le Canada, L'institut canadien de recherches sur les femmes, Ottawa; pour le Québec, Le Réseau québécois des chercheuses féministes, ainsi que l'Institut de recherches et d'études féministes à l'Université du Québec à Montréal.

s'affirme entre les féministes blanches, les féministes noires qui se désignent comme les *womanists*, et les féministes hispaniques connues sous le nom de *mujeristas*. Françoise Collin a reconnu que, dans une première étape du féminisme, c'est la pensée du même qui a prévalu; il s'agit maintenant d'aborder la pensée de l'autre. « La différence est présente au sein même du sujet femme: elle l'est aussi entre les femmes, l'être femme n'étant pas univoque. Individuellement ou par courants, des distinctions interviennent qui ne peuvent et ne doivent pas être vécues seulement comme négatives. Elles peuvent être au contraire génératrices de mouvement »¹. Dans la décennie 90, les relations entre les femmes continuent d'être mises en évidence, encouragées, supportées. Mary E. Hunt a exposé dans *Fierce Tenderness*² une théologie féministe de l'amitié sous ses formes homosexuelles, hétérosexuelles.

3. Relation avec le cosmos

Le soleil s'est fait un hamac des branches entrecroisées du jardin. Éden indolent. Les têtes lourdes des tournesols se penchent; les branches des cerisiers ploient; les lilas déchargent leur parfum sucré; les pollens se répandent dans l'air; les pétales des iris débordent des bourgeons; les myosotis s'abandonnent à leur quiétude bleue; les cônes des pins s'ouvrent et leurs graines s'échappent. Aux limites du jardin, un bâillon en forme de croix tente de contenir ce désordre, une barrière qui croise ses bras d'une éternité à l'autre et à laquelle s'accrochent les vrilles et s'enlacent les branches³.

L'éthique de relation offre également la possibilité d'établir un lien avec tous les êtres de l'univers. Des chercheuses féministes n'hésitent pas à proposer des rapports avec les éléments fondamentaux tels que la terre, l'eau, l'air, le feu. Luce Irigaray a inscrit quelques-uns de ces éléments dans ses élaborations

¹ Françoise Collin, « La même et les différences », *Les Cahiers du Grif*, 28 (hiver 1983-1984), p. 12.

² Mary E. Hunt, *Fierce Tenderness. A Feminist Theology of Friendship*, New York, Crossroad, 1991.

³ Anne-Marie Clément, *Petites primeurs*, Montréal, Éditions du Noroît (Collection initiale), 1996, p. 10.

philosophiques⁴. Mary Daly, pour sa part, soutient que la Race de l'Étante féminine élémentale⁵ trouve ses racines dans la substance de la terre, qu'elle se meut de façon périlleuse comme l'eau, qu'elle acquiert force et vigueur dans le vent, le feu.

Ces passages comportant des références primordiales prennent rapidement des allures de transcendance. Luce Irigaray suggère que « le souffle qui chante en mêlant son inspiration à l'haleine divine demeure hors d'atteinte. Insituable. Sans visage »⁶. Mary Grey a utilisé les mots « épiphanies de relation » pour montrer l'envergure du rapport des femmes aux éléments physiques. Il ne s'agit pas d'identifier les femmes à la nature, une proposition qui suscite à la fois intérêt et controverse. Il importe plutôt de voir que l'énergie de base, le mouvement et le devenir de chaque organisme dans le monde sont relationnels. Les êtres s'appellent l'un l'autre et peuvent déployer leur dynamisme pour permettre au monde de s'accomplir selon toutes ses dimensions. Les théologiennes féministes touchent en vertu de leur orientation fondamentale, la profondeur de ces liens entre les êtres, dans la création voulue par Dieu, dans l'alliance qui s'est établie pour assurer harmonie, fécondité et perpétuité aux différentes espèces qui peuplent la terre.

Les femmes s'intéressent à l'écologie, à une nouvelle manière de vivre qui propose le respect de l'environnement, qui invite à instaurer la convivialité dans les rapports entre les humains et avec tous les êtres, qu'ils soient de l'ordre minéral, végétal ou animal⁷. Dès 1974, Françoise d'Eaubonne avait annoncé « le temps de l'écoféminisme » : temps de l'abolition du phallocratisme pour l'apparition d'une société au féminin, préoccupée de la vie et non axée sur la mort⁸. En effet, des femmes, telle cette jeune théologienne allemande, Ina Praetorius⁹ s'inquiètent, des techniques d'armements atomiques et chimiques, des catastrophes écologiques et

4 Luce Irigaray, *Amante marine. De Friedrich Nietzsche*. Paris, Minuit, 1980; *L'oubli de l'air. Chez Martin Heidegger*. Paris, Minuit, 1983.

5 Mary Daly, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*. Montréal, L'intégrale, editrice, 1982. *L'Étante*, mot bizarre, mais c'est la tentative de la traductrice, Michèle Causse, de rendre en français la scission du mot anglais *Be-ing*.

6 Luce Irigaray, *L'oubli de l'air*, *op. cit.*, p. 159.

7 Catharina J. M. Halkes, *New Creation. Christian Feminism and the Renewal of the Earth*. Louisville, Westminster/John Knox Press, 1991.

8 Françoise D'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*. Paris, Pierre Horay, 1974, p. 213-252.

9 Ina Praetorius, « La fin de la sollicitude. Éthique féministe et sciences de la nature », *Concilium* 223 (1989), p. 69-79.

également de la technologie génétique¹. Les visionnaires féministes ont ainsi contribué à débloquer nos concentrations narcissiques, à faire partager, par les êtres humains, une préoccupation pour l'univers, et elles ne sont pas, heureusement, les seules à le faire.

Et pourtant, elle tourne ! Elle tourne, la rose des vents, en amples cercles et spirales, s'évasant et fleurissant, s'excentrant et s'exfoliant. Elle esquisse un temple hors les murs, hors frontières, aux dimensions de la terre, grand ouvert à l'inconnu, à l'imprévu, à l'inespéré, et son sanctuaire est plus nomade qu'un oiseau pélagien tantôt nidifiant sur des côtes abruptes ou sur des îles aux roches crevassées, tantôt se posant au creux des vagues en haute mer pour y dormir en légèreté, ivre d'espace, ce remous d'air, d'eau, de lumière et de nuit².

« Si nous ne parvenons pas à substituer la coopération à la compétition, à fonder nos rapports sur l'addition de nos pouvoirs respectifs, l'indépendance vers laquelle nous tendons se transformera en match de destruction mutuelle entre adversaires parfaitement outillés pour se détruire faute d'admettre leurs droits et leurs besoins respectifs »³.

Écoféminisme. Entretenir des relations, ai-je affiché comme titre. Oui, c'est un plaisir d'entretenir des relations; ce plaisir se réalise dans une éthique de relation qui s'établit dans les rapports avec soi-même, avec les autres, dans le cosmos. Cette éthique de relation constitue une voie pleine d'avenir pour une humanité qui a toujours à re-naître et à se recon-naître dans ses forces vitales.

MONIQUE DUMAIS, HOULDA

1 cf. aussi Conseil du statut de la femme, *Sortir la maternité du laboratoire*. Actes du Forum sur les nouvelles technologies de reproduction. Québec, Gouvernement du Québec, 1988.

2 Sylvie Germain, *Les échos du silence*. Paris, Desclée de Brouwer (Littérature ouverte), 1996, p. 37.

3 Michéline de Sève, *op. cit.*, p. 18.

L'ÉCOFÉMINISME SELON ROSEMARY RADFORD RUETHER : UNE SPIRITUALITÉ DE LA GUÉRISON

La préoccupation ainsi que le mot écologique sont nés dans le monde des sciences biologiques de l'observation des dysfonctions dans notre environnement naturel : la disparition de plantes et d'espèces animales, par exemple, tout autant que la pollution de l'eau ou de l'air. Par la suite, une réflexion s'est amorcée, qu'on a qualifiée de « deep ecology » : elle s'intéressait aux modèles symboliques, à la fois psychologiques et éthiques, qui sont à la source de nos relations à l'environnement, et causent tant de déséquilibres.

C'est dans cette perspective que Rosemary Radford Ruether, théologienne féministe américaine, a présenté dans *Gaia and God* une réflexion théologique portant sur le thème de la guérison de la terre. Son intention, dans ce livre, est d'apporter une critique en même temps qu'une reprise de notre héritage culturel judéo-chrétien qui a donné naissance à la civilisation occidentale, responsable en grande partie des problèmes écologiques actuels.

1. Approche féministe d'une conscience écologique

Comme êtres vivants nous sommes tous interdépendants et nous faisons partie d'un écosystème. Telle est la vérité mise en lumière à mesure des découvertes scientifiques, depuis la vision héliocentrique (la terre tourne autour du soleil) de Copernic et Galilée, aux 16^e et 17^e siècles, en passant par la thèse de l'évolution des espèces vivantes avec Darwin, au 19^e siècle, jusqu'à Einstein, au 20^e siècle, et le développement de la physique subatomique comme de l'astrophysique. À partir de l'atome de carbone et des molécules organiques, le système vivant s'est développé par le processus de photosynthèse. Ainsi « par la photosynthèse, les précurseurs des plantes vertes pouvaient prendre l'énergie radiante du soleil, la convertir en hydrates de carbone, et expirer de l'oxygène à travers la combustion cellulaire. Ce processus créait les hydrates de carbone qui sont à la base de la nourriture pour toute la vie organique, de la même manière que l'oxygène dans les océans et dans l'atmosphère qui a permis à ces organismes de respirer.⁴

⁴ La traduction est mienne. *Gaia and God*, p.43-44.

La conscience humaine elle-même est l'aboutissement de ce processus qui, en partant de la biosphère, a permis la naissance de la noosphère, comme l'a d'ailleurs déjà soutenu brillamment Teilhard de Chardin. Mais les humains ont, par le fait même, altéré leur environnement : le développement de l'agriculture, ensuite l'augmentation de la population humaine, l'utilisation des ressources, végétales et animales, puis l'invention de moyens techniques qui ont amené la production de ressources comme le pétrole et le charbon tirés de l'intérieur de la croûte terrestre. Tout ce développement de la planète-terre nous a conduits, au 20^e siècle, à devoir rencontrer un immense défi : celui d'organiser notre reproduction (développement de la population), notre production (par l'industrialisation) et notre consommation (ex. l'élevage d'animaux) sans produire du même coup un écocide, c'est-à-dire la destruction de notre écosystème.

Par la conscience écologique, nous cherchons à garder l'équilibre en respectant l'écosystème de notre tissu nourricier. Le symbole de **Gaïa** sert alors à nommer notre univers dans la vision holiste qui remet en cause la vision occidentale, dualiste, séparant l'esprit de la matière. Mais la science elle-même a joué le jeu d'un tel dualisme en séparant les faits et les valeurs. Si la conscience humaine et sa capacité d'intervention dans la "nature" est reconnue, nous dit R.R.R. , comment négliger la compréhension que nous avons de l'humain et sa manière d'agir, donc la spiritualité et l'éthique ? C'est la seule voie qui présente une alternative aux scénarios apocalyptiques concernant l'avenir de notre planète.

C'est ainsi que Rosemary R.R. en arrive à poser le diagnostic suivant: ce sont les relations de domination et d'exploitation qui sont responsables du mal écologique, relations de domination entre hommes et femmes, comme entre races et classes sociales ou entre pays riches et pays pauvres. Ce système de relations déformées, c'est le patriarcat, système socio-politique qui a aussi donné lieu à un rapport déficient à la « nature » : c'est le péché social.

L'expérience humaine de la négativité serait à la base de ce modèle de relation : devant le fait que les choses ne sont pas comme elles devraient être, on a eu tendance à établir une polarisation entre le mal absolu et le bien absolu, et surtout à l'identifier à ce qui est en dehors de soi, aux réalités physiques comme aux humains, personnes ou groupes. C'est ainsi, selon R.R.R., qu'une fausse manière de nommer le mal est à l'origine du péché: on a fait du mal aux autres en voulant vaincre le mal. Pour se sécuriser face à la menace du négatif, les humains *masculins* ont choisi de se

séparer des autres et de les dominer, d'en faire des victimes, lesquelles consentaient en même temps à ce système de boucs-émissaires.

Notre tradition chrétienne telle qu'elle s'est développée, surtout à partir de Paul jusqu'à Augustin, a donné lieu à « une fusion de la vision éthique du mal chez les Juifs et de la vision métaphysique chez les Grecs »¹. Il y a eu confusion entre le mal et le péché. Le fait que notre condition mortelle soit identifiée au péché ou vue comme la conséquence du péché a contribué à négliger la terre, à nier notre lien aux plantes et aux animaux. Entre autres, les femmes ont été méprisées à cause de leur fonction d'enfantement, devenant ainsi les boucs-émissaires pour le péché et la mort, responsables aussi bien de l'impureté que de la finitude.

Rosemary R.R. s'oppose à tous les scénarios apocalyptiques devant le désastre écologique; elle croit à une possibilité de guérison de la planète par la guérison de nos relations déformées aux autres, à la nature : ce qu'elle nomme « une oeuvre d'éco-justice ». Elle estime aussi que la tradition judéo-chrétienne contient des éléments précieux dans ce sens. En particulier, elle insiste sur la législation sabbatique en Israël qui avait pour but de permettre à la terre, aux animaux comme aux humains de se reposer et de se refaire, de plus en plus, sur l'espace de cinquante ans : il s'agit « d'une série de cycles concentriques, le cycle du 7^e jour, de la 7^e année, et le 7 fois sept ans ou le Jubilé. »² (Exode 23:12,23:10-11,21:2; Lev.25:6-7,10,23).

À la place du modèle apocalyptique qui annonce la destruction du monde, le modèle du Jubilé permet une correction périodique du système qui produit du mal dans le monde. Cette possibilité de redressement périodique des relations injustes, de la pauvreté, de la violence, n'empêche pas de projeter dans le futur un Royaume messianique où la création sera renouvelée.

De même, dans les Évangiles, Jésus témoigne de cette vision du Royaume de Dieu comme une Bonne Nouvelle pour les pauvres. Le « Notre Père », comme le fait remarquer Rosemary R.R., reprend les éléments de la tradition du Jubilé. Mais les chrétiens, en voulant contester la vision ethnocentrique des Juifs, ont spiritualisé la vision du Règne de Dieu, et ce faisant ont marginalisé la perspective concrète d'éco-justice. Dans le Nouveau Testament, on trouve aussi la figure du Christ cosmique qui

1 Ibidem, p. 126.

2 Ibidem, p. 211.

permet de réconcilier la création et la rédemption, et qui a donné lieu à une vision sacramentelle du salut originellement et fondamentalement positive à l'égard du corps, et donc de la terre.

Pour Rosemary Radford Ruether, un nouveau sens de notre parenté avec l'ensemble des êtres vivants nous aidera à accepter la décomposition de nos corps pour entrer dans le cycle de la vie organique. C'est ainsi que nous sommes attachés à l'ensemble vivant qu'est **Gaia**. Alors une spiritualité écologique doit « affirmer l'intégrité du centre personnel de notre être, en mutualité avec les centres personnels de tous les autres êtres à travers l'espèce et, en même temps, accepter la finitude de ces "moi" personnels »¹.

2. Une spiritualité de la guérison

La spiritualité que l'auteure de *Gaia and God* tire de sa vision éthique et théologique en est une fondée sur un processus de conversion intérieure en même temps qu'ouvert sur la transformation sociale.

Le coeur de cette spiritualité est le changement de conscience et de coeur nécessaire à la vision holistique, ce qui nous fait accepter d'être en interdépendance avec les autres comme avec la terre et « reconnaître que la véritable sécurité repose non dans un pouvoir de domination et la recherche impossible d'une invulnérabilité totale, mais plutôt dans l'acceptation de notre vulnérabilité, de nos limites ... »²

Cette prise-de-conscience humaine se nourrit de la relation au Divin comme à sa source, à travers une double représentation : celle du Dieu de l'Alliance qui commande de protéger les plus faibles en restreignant le pouvoir des puissants, et celle de Gaia, cette autre voix venant du coeur de la matière, voix féminine longtemps réprimée qui parle de communion. Alors que celle-ci contribue à entretenir la compassion et la sympathie qui rendent possible l'amour de la vie, l'autre rend efficace le projet de vie écologique au moyen de systèmes organisés et de normes.

Il s'agit, pour notre auteure, d'un véritable « éveil » qui comporte une essentielle dimension éthique, celle-ci étant fondée autrement que sur le dualisme

¹ Ibidem, p. 251.

² Ibidem, p.268.

bien/maï où l'on projette sur l'autre, femme, étranger, animal, etc, la négativité inhérente à notre condition. Si le mal consiste à « proliférer de façon cancéreuse »³ comme il arrive à toute force vitale — et donc si le mal est dans les relations mauvaises, déformées, le bien réside dans le fait de mettre des limites à ces forces vitales de manière à garder l'équilibre dans notre vie en communauté. Nos manières de vivre nos relations doivent ainsi répondre à l'équité, à la compassion et à une mutualité amoureuse de la vie. Et ceci en transformant nos sociétés.

Pour ce faire, dit R.Radford Ruether, nous devons changer les systèmes de domination en inventant de nouveaux modes de comportement, et ce à tous les niveaux; autant dans les relations hommes-femmes, ou entre les diverses régions du monde que dans nos habitudes alimentaires ou de transport, dans la modification du monde du travail... Il faut aussi favoriser des thérapies personnelles qui permettent une croissance intérieure où nous pouvons abandonner nos peurs pour mieux nous ouvrir aux autres...

Consciente de l'énormité de la tâche, Rosemary propose de vivre cette spiritualité de la guérison « en bâtissant des communautés de réflexion et de résistance »⁴, communautés de base, locales, pour vivre, travailler, prier, différents groupes aussi organisés en réseaux, mais liés dans une même lutte; lieux de célébration par des liturgies collectives qui nourrissent la vie symbolique et développent la « nouvelle conscience », lieux aussi pour expérimenter des pratiques alternatives.

En terminant, notre auteure n'oublie pas de dire qu'une telle spiritualité éco-féministe exige un amour engagé pour la vie, pour les êtres vivants, pour les communautés de vie dont nous faisons partie, pour notre mère commune **Gaia**. Seul cet amour nous permettra d'entretenir une passion tenace ou durable pour les êtres vivants qui viendront. En un mot, c'est une option d'espérance.

LOUISE MELANÇON, SHERBROOKE

Source : *Gaia and God. An Ecofeminist Theology of Earth Healing*, Rosemary Radford Ruether, Harper, San Francisco, 1992.

3 Ibidem, p. 256.

4 Ibidem, p. 268ss.

FEMMES D'ÉCOLOGIE, FEMMES DE MUSIQUE

Les femmes portent la vie. Elles portent aussi, tissé dans leurs fibres, un sens inné de la sauvegarde et de la protection de la vie. C'est pourquoi, une cause comme celle de l'environnement ne devrait laisser aucune femme indifférente. Mais n'y aurait-il pas là, un défi qui soit aussi d'un autre ordre, un défi d'un ordre hautement spirituel...

Force nous est de constater que, malgré le discours écologique qui envahit les médias depuis plusieurs années, les progrès dans ce domaine sont lents, beaucoup trop lents aux dires de bien des spécialistes en la matière. En fait, après le réveil brutal des années 80, on assiste maintenant à un sentiment largement répandu fait d'impuissance ou encore de défaitisme. Je crois que l'une des causes de cette attitude vient de ce que le message écologique est cartésien, intellectuel et ne rejoint que superficiellement les êtres humains. Il faut reconnaître aussi que la dimension spirituelle ne fait pas souvent partie de ce discours. Et si on faisait davantage appel aux sentiments et aux émotions!

Conscience écologique et musique

La musique, cet art subtil et intérieur, possède des pouvoirs remarquables pour induire une variété d'états de conscience dans lesquels les émotions et l'imagerie mentale jouent un rôle prédominant. Et lorsqu'on greffe sur des musiques appropriées, des textes porteurs eux aussi d'images et d'émotion, l'effet combiné de ces deux modes d'expression en est décuplé.

Le matériau

Afin d'obtenir le résultat souhaité, la musique doit répondre à certains critères essentiels quant au choix des matériaux sonores (textures des sons et choix instrumental, agencements harmoniques, rythmes, durée, etc.). En fait, une telle musique doit non seulement être harmonieuse mais doit aussi induire un nouvel état de conscience.

Le message

Le message, sous forme de textes poétiques, doit lui aussi répondre à des critères spécifiques dont les plus évidents sont la clarté et la concision. À ces critères, on pourrait ajouter la force évocatrice de chacun des mots utilisés et leur capacité à produire les images mentales recherchées.

Le médium

Muni de ces outils : une musique appropriée jointe à des mots judicieusement choisis et placés, le médium prend forme. Et c'est là qu'intervient une essence subtile entre toutes que l'on appelle « l'inspiration ». Cette essence agit comme l'élément liant qui unira tous les matériaux en présence pour faire une oeuvre achevée. Le message écologique, ainsi véhiculé, a de meilleures chances d'atteindre le résultat escompté que bien des discours. De telles musiques, porteuses d'une « vision » nouvelle peuvent également s'accompagner avec bonheur de conférences, ou encore renforcer une argumentation sur un sujet donné.

Des musiques au service de l'environnement

« *Environne-moi* », c'est le titre d'un album consacré à la prise de conscience de notre interrelation avec Gaïa, la planète Terre. Il s'agit aussi d'une nouvelle façon de « parler d'amour ». Si tu m'aimes vraiment, *Environne-moi* (de tout ce qui est bon pour moi) *que je l'Environne* (moi aussi).

Ces compositions originales, sont porteuses d'un message destiné à faire prendre conscience à l'auditeur de son propre rôle au sein de cette planète qui est la seule dont il « dispose ». C'est, en premier lieu, une question de responsabilité et de respect par rapport à soi-même. C'est aussi avoir le goût de retrouver ses racines véritables, entrelacées avec celles de la terre, cette Terre-Mère qui nourrit et qui abreuve.

L'humain n'est pas un être séparé de la nature, au contraire, il en fait partie, intimement.

LOUISE COURVILLE, MARIE GUYART

N.B.: Le disque *Environne-moi* se compose de chansons à méditer portant des titres comme : *Changer d'étage, Toi, Why, Environne-moi, Le Respect, Retour, Libre, Tes gestes*. Elles sont accompagnées de pièces instrumentales qui viennent apaiser la turbulence intérieure et soutenir la méditation. L'album, CD et cassette (\$20 le CD et \$15 la cassette incluant les taxes et frais de poste), est disponible à l'adresse suivante seulement : *Environne-moi*, 1048, rue Beausoleil, Val Béclair, Québec, G3K 1W4.

ÉCOFÉMINISTE AVANT L'HEURE HILDEGARDE DE BINGEN (1098-1179)

Si, comme le rappelle Ivone Gebara¹, l'éco-féminisme est une philosophie, une théologie, la sagesse et qu'il présente une vision compréhensive et unifiée de la vie où chaque personne et où chaque force vitale est interdépendante de l'autre et qu'il vise aussi à aller au-delà des conflits entre les genres, alors Hildegarde de Bingen, cette femme remarquable du XII^e siècle, est un peu la mère de l'éco-féminisme.

Née sur les bords du Rhin, entrant à huit ans chez les moniales recluses du Mont Saint-Disibode, elle devint à 15 ans novice et abbesse à 38 ans. Elle se décrit comme une messagère de Dieu, la bouche de Dieu. Si de Bingen présente ses écrits comme ayant été révélés, il ne faut pas oublier que c'était une pratique assez courante à l'époque et en tant que femme, il ne lui aurait pas été possible d'intervenir publiquement de sa propre initiative. C'est là, pouvons-nous dire, la raison qui cautionne ses interventions publiques et la vision cosmique du monde qu'elle nous présente.

Auteure de nombreux poèmes liturgiques, elle compose également de la musique religieuse. Elle fut influente sur les plans politique et spirituel et serait la première philosophe à présenter une théorie complète de la complémentarité des sexes. Ses oeuvres de sciences naturelles et médicales occupent le cinquième de sa production littéraire et d'aucuns voient là le point de départ de la renaissance des écrits de cette femme remarquable. Pour elle, Dieu a organisé toutes les choses de l'univers de telle sorte que l'une prend soin de l'autre. Dieu fournit dans sa création tous les moyens de guérir les malades.

L'étude de Daniel Maurin² nous présente de larges extraits des livres à caractère médical de Hildegarde et nous rappelle que, même s'il nous a fallu attendre 800 ans avant que nous nous réintéressions aux écrits de l'abbesse, ces derniers renferment plus d'un enseignement pour nous. Selon Maurin, les

¹ Ivone Gebara, « Ecofeminism » in *Dictionnaire of Feminist Theologies* de Letty M. Russell et J. Shannon Clarkson. Kentucky, Westminster John Knox Press.

² *Sainte Hildegarde, Une médecine tombée du ciel - Tome 2 - Les remèdes*. Paris, France, Éditions Mame, 1992.

manifestations de compassion exprimées envers les malades présentent une bonne nouvelle car nous allons au-delà des guérisons miraculeuses pour traiter des petits et grands maux des hommes et des femmes.

Hildegarde étudie l'être dans une perspective globale. Il ne s'agit pas seulement du corps physique mais aussi du psychisme et de l'âme. Les moyens mis de l'avant pour prévenir la maladie, maintenir ou rétablir la santé physique, psychique ou spirituelle de la personne se trouvent autour de nous, dans le monde végétal, animal et minéral. Les textes originaux décrivent plus de 200 plantes, 56 essences d'arbres, 26 sortes de pierres, poissons et animaux marins, 60 espèces d'oiseaux, 18 sortes d'insectes, 45 animaux (des grandes espèces sauvages aux animaux domestiques), 18 espèces de reptiles, limaces, escargots, vers, grenouilles, araignées et 8 métaux.

C'est un monde dont Dieu est le centre, un monde donné par Dieu. D'ailleurs voici les mots mêmes de l'abbesse sur le corps et l'âme. [À noter qu'une traductrice féministe aurait sans doute utilisé d'autres termes à la place du mot homme] :

Dans sa science, l'âme ressemble à un semeur, qui sème ce qu'accomplit l'oeuvre des pensées. Le feu de l'âme est le préparateur qui flatte le goût de l'homme qui en induit l'expérience consciente. C'est aussi l'âme qui nourrit et qui abreuve l'homme intérieurement pour sa restauration corporelle. Grâce à ses énergies, l'homme se développe, il affermit ses différentes natures corporelles, il les agence et les ordonne, et remplit de leurs forces les viscères. L'âme certes, n'est ni chair ni sang, mais elle emplit la chair et le sang, pour leur donner la vie. Car, raisonnable, elle est issue de Dieu qui a insufflé la vie à la forme première. L'âme et le corps sont donc l'oeuvre unique d'une double nature. Au corps de l'homme, l'âme apporte l'air pour la pensée, la chaleur pour la concentration, le feu quand il s'agit d'assimiler et l'eau quand il s'agit de transmettre, et la « viridité » pour la germination. Voilà comment l'homme est composé depuis le début de son institution, en haut comme en bas, autour de lui et à l'intérieur: telle est sa nature. (*Livre des oeuvres divines*. Éditions Albin Michel : p.120 cité dans Maurin, pp. 30-31.)

L'équilibre des quatre composantes du corps maintient un être en santé, un être humain en harmonie avec son être spirituel, psychique et physique. Aujourd'hui, le questionnement de la médecine conventionnelle par les médecines

alternatives permet l'intégration de deux composantes: la physique et la psychique. Hildegarde de Bingen va plus loin en intégrant les valeurs spirituelles. Le déséquilibre dans ce dernier secteur pouvant se répercuter sur tout l'organisme.

Que nous soyons sceptiques ou pas, ici comme dans le livre *Médecine des pierres précieuses de sainte Hildegarde*¹ qui nous présente une centaine de remèdes pris dans le monde végétal, une table des vertus et des vices, i.e. ces forces qui guérissent et qui rendent malades et l'ordre des priorités des pierres précieuses, nous pouvons dire que l'abbesse cherchait à connaître toutes les forces qui pouvaient toucher non seulement le corps mais l'esprit et l'âme. À l'instar des éco-féministes d'aujourd'hui, elle examinait toutes les énergies en interrelation pour nous présenter une vision unifiée de notre être et du monde. C'est à ce titre qu'elle serait en quelque sorte la mère de l'éco-féminisme.

MARIE-ROSE MAJELLA, VASTHI

¹ De Gottfried Hertzka et Wighard Strehlow, *Montsûrs*, France, Éditions Résiac, 1990.

L'ÉCOFÉMINISME SELON FRANÇOISE D'EAUBONNE

En 1974, paraissait dans la Collection « Femmes en mouvement », dirigée par Rosine Grange et Véronique Houdin, l'ouvrage de Françoise d'Eaubonne — le deuxième de la collection — sous le titre provocateur *Le féminisme ou la mort*. Quel sens faut-il donner à cette formulation radicale ?

Pour d'Eaubonne, le raisonnement est simple : « Tout le monde pratiquement sait qu'aujourd'hui les deux menaces de mort les plus immédiates pour l'humanité sont la surpopulation et la destruction des ressources ». Mais pourquoi en est-on arrivé là ? La responsabilité en revient, selon l'auteur, au Système mâle. Les hommes, ayant découvert il y a plus de cinq mille ans « leur possibilité d'ensemencer la terre comme les femmes » il leur revenait, selon eux, de s'attribuer le pouvoir sur la nature comme sur la moitié de l'humanité et d'en user à leur profit.

Dès l'instant où l'homme découvrit à la fois ces deux possibilités d'agriculteur et de procréateur, il instaura à son profit ce que Lederer nomme « le grand renversement ». S'étant emparé du sol, donc de la fertilité (plus tard de l'industrie) il était logique que la surexploitation de l'une et de l'autre aboutissent à ce double péril menaçant et parallèle : la surpopulation, excès des naissances, et la destruction de l'environnement, excès des produits ». (p. 220)

Pour enrayer ces deux fléaux et par conséquent échapper à la mort, il n'y a pas 36 solutions. Il faut renverser le pouvoir mâle pour le remplacer non par le pouvoir des femmes (le matriarcat) mais par la gestion égalitaire d'un monde à renaître.

Ce sont ces perspectives que d'Eaubonne développe dans la dernière partie de son ouvrage *Le féminisme ou la mort*, sous le titre « Le temps de l'Éco-féminisme », dont nous allons présenter ici les principaux éléments.

Interrogeons-nous d'abord sur le sens de chacun des termes qui compose le binôme écoféminisme.

Écoféminisme : que recouvre ce binôme si laconique ? À quelles réalités nous renvoie-t-il ? Précisons d'abord ce que sous-tend le terme écologie.

L'écologie, selon l'auteure, est la science qui étudie les rapports des êtres vivants entre eux et le milieu physique où ils évoluent. Elle comprend, par définition, le rapport des sexes et la natalité qui s'ensuit. (p. 223)

Quant au concept féminisme, d'Eaubonne l'identifie au concept humanisme. Voici ce qu'elle écrit :

« Jusqu'ici les luttes féministes se sont bornées à démontrer le tort fait à plus de la moitié de l'humanité. Le moment est venu de démontrer qu'avec le féminisme c'est l'humanité entière qui va muer. (...) Le féminisme, en libérant la femme, libère l'humanité tout entière ». (p. 10) « Il est ce qui colle de plus près à l'universalisme. Il est à la base même des valeurs les plus immédiates de la Vie et c'est par là que se recourent le combat féministe et le combat écologique ». (p. 33)

Françoise d'Eaubonne, qui milite depuis plus de 25 ans sous la bannière du féminisme, comprend qu'il est temps d'opérer une synthèse entre deux combats menés jusqu'ici séparément : celui du féminisme radical et celui de l'écologie planétaire ce qui justifie l'expression écoféminisme.

La situation actuelle est grave et le temps presse, poursuit l'auteure. Laisser le gouvernement du monde aux seuls hommes c'est courir à la destruction non seulement de l'univers mais aussi de l'humanité. Un coup de barre radical s'impose, un virage à 180° degré est nécessaire. Pour réaliser ce volte-face, toutes les sources vives doivent être mises à contribution.

Le temps presse donc de chercher en quoi la crise moderne de la lutte des sexes se relie à une mutation de la totalité voire à un nouvel humanisme.

Après avoir rappelé le tort causé jusqu'ici à plus de la moitié de l'humanité (les femmes) et à la nature tout entière parce que livrées au pouvoir mâle, l'auteure prétend démontrer que seule une mutation de l'humanité entière peut stopper cette dégradation et que cette mutation ne peut être l'oeuvre que des féministes engagées, car, pour elles, « arracher la planète au mâle d'aujourd'hui c'est la restituer à l'humanité de demain ».

L'ennemi à abattre : le pouvoir

Il importe donc de mettre au banc des accusés la « domination » sous toutes ses formes avec tout ce qui en découle : le phallocratisme, le sexisme, le patriarcalisme, d'une part, la pollution, la destruction de l'environnement, la consommation-profit, d'autre part.

Après avoir noirci plusieurs pages des multiples horreurs répertoriées partout à travers le monde et qui menacent la planète entière, l'auteure nous fait part des modifications radicales à apporter sans retard à l'ordre du monde actuel dominé par les mâles. En voici quelques exemples :

. Supprimer l'obligation sociale de se marier pour mettre fin à l'hétérosexualité comme norme imposée et structure de base de la société et freiner la surpopulation galopante. « Tant que le mariage ou, au mieux, l'amour hétérosexuel monogamique sera représenté comme le seul lien à la fois privé et social, la société, même pourvue d'une relative abondance, ne pourra pas différer beaucoup du modèle d'hier ». (p. 209)

. Mettre fin au massacre de la nature, de la pollution, de la destruction de l'environnement pour la simple satisfaction de faux besoins : « Aussi longtemps qu'une société organisera sa production dans le but de convertir les ressources de l'homme et de la nature en profits, aucun système équitable et planifié de la balance écologique ne pourra exister » (p. 235). Il s'agit de remplacer la productivité à tout prix par celle du simple nécessaire.

Pour Françoise d'Eaubonne, le cycle de consommation-production, lié à l'expansion industrielle, doit être démonté. Selon sa recherche :

« 80 % de produits superflus (dont 20 % environ complètement inutiles) doivent être jetés sur le marché au prix d'une nuisance et d'une destruction du patrimoine en courbe ascensionnelle :

Le temps de travail nécessaire à cette production équivaut en gros à 80 % d'une vie humaine, c'est-à-dire une aliénation pratiquement totale.

Ces objets superflus doivent être éphémères et renouvelables ce qui augmente la nuisance et la destruction.

Enfin, aliénation suprême, puisqu'ils doivent être consommés, il faut par un

circuit technocratique-publicitaire en inspirer le désir, à le créer de toutes pièces.

Comme le producteur est aussi un consommateur, il sera donc aliéné et mystifié à tous les niveaux.

Une escroquerie au temps qui est la trame de sa vie, à la sensibilité qui en est la valeur, une frustration gigantesque, planétaire, monstrueuse : voilà l'aboutissement du cycle, né depuis 5000 ans, à partir de la mise en cage du deuxième sexe et de l'appropriation de la terre par les mâles ». (pp. 246-47)

Il est grand temps de se rappeler que l'être humain n'est pas seulement un être de besoin. Il est avant tout un être de liberté. Pour lui redonner sa dignité, le combat susceptible de renverser ce système qui mène à la mort qu'on nomme le Progrès s'impose. Et ce combat ne peut se satisfaire d'une simple révolution. « C'est d'une mutation qu'il s'agit ».

Au dire de Françoise d'Eaubonne, « seule une société au féminin, qui serait le non-pouvoir, pourrait accomplir cette mutation, car aucune autre catégorie humaine n'y est aussi directement intéressée à tous les niveaux et que le féminin est le seul des deux sexes en voie de pouvoir demain accepter, refuser, ralentir ou accélérer la reproduction de l'espèce ».

Qu'en est-il aujourd'hui des propos de Françoise d'Eaubonne ? Où en sommes-nous quant à la libération des femmes et par ricochet à la libération de l'humanité ?

À une époque porteuse d'un holocauste nucléaire potentiel, de manipulation bio-technologique, de politiques visant la commercialisation de la terre, de la mer et jusqu'à l'eau potable, de déplacements de populations réduites à l'errance et à la famine, de génocides à répétition, d'un fossé s'élargissant sans cesse entre les riches et les pauvres; à une époque où le dieu argent exerce une domination incontrôlable, la naissance d'une humanité nouvelle s'impose plus que jamais.

Un monde unifié mais non hiérarchisé, organique, holiste, féminin-masculin et spirituel, voilà la vision que doit continuer de porter l'humanité d'aujourd'hui.

À mon avis, si on constate que l'univers, dans son état actuel, est encore loin d'avoir réalisé l'utopie de l'auteure, cela n'infirme pas pour autant les dangers qu'elle

souligne et les mesures qu'elle propose. Il invite, au contraire, à mettre tout en oeuvre et à faire chacun sa part pour qu'advienne le jour où « la planète entière, mise au féminin, reverdirait pour tous ». (p. 252) L'utopie, loin de s'opposer à la réalité, révèle la dimension potentielle et idéale de cette réalité. L'idéal et l'utopie projettent un donné futur mais non contradictoire.

En 1994, 20 ans après d'Eaubonne, les groupes de femmes du monde entier, interpellés par la Conférence internationale sur la population et le développement, déclaraient en substance : ce que nous voulons plus que tout c'est atteindre la liberté reproductive et le développement humain en tournant tous nos efforts vers la création de milieux sains et sécuritaires où les femmes comme les hommes puissent exercer leur choix et leur influence.

En agissant ainsi, l'être humain ne se situera plus en dominateur au-dessus de la réalité (ce que prônait d'Eaubonne) mais se tiendra au milieu de cette réalité comme participant au tout, qu'il doit respecter, et vénérant ce qui déborde de ce tout.

Source : D'Eaubonne, Françoise, *Le féminisme ou la mort*, Collections Femmes en mouvement, Ed. Pierre Horay, Paris, 1974, 275 pages.

YVETTE LAPRISE, MYRIAM, MONTRÉAL

BIBLE ET ENVIRONNEMENT

Extraits de l'exposé de Lucie Lépine à une soirée-débat sur l'environnement et publié dans le Bulletin du CPMO (oct. 89)

Y a-t-il un lien entre l'éthique biblique et l'environnement ? Ce lien, s'il existe, peut d'abord nous apparaître négatif. La Bible a été écrite et interprétée au cours des siècles par des hommes qui ont véhiculé la conception d'un monde divisé, séparé, hiérarchisé. Il y a :

- Δ le ciel et la terre
- Δ l'esprit et la matière
- Δ le haut et le bas
- Δ le ciel — le purgatoire — l'enfer
- Δ les hommes et les femmes
- Δ le social et l'économique
- Δ les riches et les pauvres
- Δ Dieu — le Pape — les clercs — les laïcs

Et comme si cela allait de soi :

- Δ le haut est meilleur que le bas
- Δ l'esprit domine la matière (le corps est mauvais)
- Δ l'homme domine la femme et la nature
- Δ l'économie passe avant les personnes
- Δ les riches exploitent les pauvres
- Δ les clercs détiennent la vérité
- Δ Dieu est le Maître

Ce morcellement du réel qui a laissé libre-cours à la domination trouverait, selon eux, sa justification dans le récit de la création.

Si on conçoit Dieu comme le *Sujet* absolu, on ne peut regarder le monde, que comme l'*objet* de son activité créatrice. Comme Dieu est le Créateur, le Seigneur et le Propriétaire de la terre, ainsi et de façon analogue, l'homme à l'image de Dieu, devrait dominer la terre.

La crise du monde a son origine dans l'aspiration des êtres humains à la puissance et même à la superpuissance. Le « Soumettez la terre » a été interprété comme un commandement divin, aux hommes, de dominer la nature, de conquérir le monde et d'exercer une souveraineté universelle. Ainsi l'homme, image de Dieu sur terre, doit-il tendre à la puissance pour devenir dieu. Ce n'est pas la bonté ni la vérité mais la puissance (Dieu infiniment puissant, qui sait tout, qui connaît tout, qui punit... cela fait beaucoup de pouvoir) qui devient la plus grande prérogative de la divinité.

Au lieu de travailler à rendre la terre habitable pour tous, la conquête de la puissance, l'accroissement de la puissance et l'assurance que donne la puissance (à quoi on pourrait donner le nom de sécurité nationale) sont devenues les valeurs effectives de nos civilisations modernes.

À partir de cette compréhension du monde, à partir de cette théologie, on a dominé la nature, des êtres humains ont dominé d'autres êtres humains. Cette domination, érigée en système, a entraîné la destruction de l'environnement.

Mais est-ce bien là la véritable conception de l'être humain dans la Bible ?

Dans le livre de la Genèse, l'être humain c'est l'« adam », l'homme et la femme de la terre. « Adama » se traduit terre. L'« adam » c'est donc le « terreux », la « terreuse »; l'homme et la femme de la terre; celui, celle qui est tirée de la terre, qui en fait partie.

De plus, cet « adam » créé mâle et femelle est un être communautaire. Dieu ne crée pas un homme seul, une femme seule. Il crée un être humain qui ne peut vivre seul. Un homme seul, ça n'existe pas. Une femme seule, ça n'existe pas. Dieu crée un être communautaire qui vit dans la maison de Dieu, en communion avec les autres, en communion avec la terre. L'isolement, c'est la mort. La femme reçoit la même qualité de vie que l'homme. En sumérien, « côte » et « vie » sont des mots qui possèdent la même racine. Dieu les bénit et leur donne le pouvoir de produire la vie. Ce pouvoir de faire arriver la vie est un signe qu'ils sont à l'image de Dieu, le Dieu de la vie, le Dieu de l'abondance.

L'être humain, un « terreux », est aussi souffle, souffle physique, respiration. Il est vivant. Son dynamisme vient de Quelqu'un qui donne le souffle et le souffle arrive dans la glaise. L'être humain fait l'unité entre le souffle et la terre, entre la terre et Dieu.

L'être humain est l'être de son environnement, l'être du souffle, l'être d'ailleurs. La vision du monde que présente la Bible est une vision globale où l'être humain est *partie* de l'ensemble et non *sommet*.

Le sommet de la création, c'est le sabbat. On oublie souvent le septième jour : le sabbat. « Le septième Jour, Dieu chôma ». Dieu se repose, Dieu se réjouit de sa création. Israël célèbre chaque semaine ce sabbat qui interrompt le temps du travail et de la vie quotidienne. Au sabbat s'ajoute l'année sabbatique durant laquelle les rapports originels entre les humains et entre l'homme et la nature doivent être restaurés :

Sans le sabbat, il n'y a pas de conception juste du monde. Dans le silence du sabbat, les humains cessent leur intervention dans leur environnement. Ils le laissent être entièrement création à l'exemple de Dieu qui, en se reposant, laisse exister sa création en sa présence. C'est aussi leur jour durant lequel Dieu est particulièrement présent. L'accomplissement de la création, c'est le repos; l'accomplissement de l'action, c'est l'existence. L'existence précède l'action et la prolonge. Dieu bénit la fécondité à la condition qu'il y ait un sabbat.

Israël a légué au monde deux archétypes de la libération : le sabbat et l'Exode.

L'Exode est l'expérience fondamentale du Dieu agissant. Le sabbat est l'expérience fondamentale du Dieu existant. Aucun exode politique, social ou économique n'est réalisable sans le sabbat, sans cet arrêt, cette réflexion sur notre productivité, notre rentabilité à tout prix. La libération des peuples, la libération de la terre n'aura pas lieu sans une prise de conscience de notre désir effrené d'efficacité et de productivité et sans que cesse toute domination, tout pouvoir des uns sur les autres.

Nos comportements reflètent-ils le vrai visage de Dieu ou nous sommes-nous fait un Dieu à notre image ? Notre souci de l'environnement s'inspire-t-il de la théologie ou nous sommes-nous fabriqué une idéologie qui justifie nos massacres de la nature ?

LE NUCLÉAIRE : SES AVANTAGES, SES DANGERS

En février dernier, M. Bernard Pivot recevait à *Bouillon de culture*¹, M. Georges Charpak, physicien, prix Nobel de physique 1995; Mme Dominique Voynet, porte-parole des Verts, représentante des Ecologistes; M. Pierre Lelouche, député du Val d'Oise, délégué général du RPR, spécialiste des relations étrangères de la sécurité internationale et Mme Michèle Rivasi, présidente de la CRIIRADC (Commission de recherche et d'information indépendantes de radioactivité de la culture²).

C'est sur un ton plus que passionné que se déroulèrent les soixante-cinq minutes de l'émission dont le thème traitait des avantages et des dangers de l'utilisation du nucléaire, tant civil que militaire, dans nos sociétés contemporaines, et plus particulièrement en France. Pour les unes, le nucléaire réfère à une menace sérieuse de la sécurité et du devenir de la vie — à tous les niveaux — sur notre planète; tandis que pour les uns, l'énergie nucléaire entraîne la propreté de l'environnement et des coûts moindres en approvisionnements énergétiques dans les sociétés industrialisées.

Voici quelques extraits de cette émission.

1. Le nucléaire civil

Bernard Pivot introduit M. Charpak, partisan résolu de l'utilisation de l'énergie nucléaire, auteur du livre *Feux Follets et Champignons nucléaires*³.

-
- 1 Émission par câblodistribution, TV5, La télévision internationale.
 - 2 Commission indépendante créée suite à la catastrophe nucléaire du 26 avril 1986 à Tchernobyl, (Ukraine) en Union soviétique.
 - 3 Georges Charpak, Richard L. Garwin, *Feux Follets et Champignons nucléaires*, Dessins de Sempé, Editions Odile Jacob, Paris, 1997, 386 pages.
Richard L. Garwin, ami de M. Charpak, avait à vingt-trois ans conçu la première bombe à hydrogène de l'armée américaine. Il a quitté le Pentagone pour aller travailler chez IBM. Son rigorisme à dénoncer les armes inutiles et son entêtement à se battre contre la spirale insensée des armes nucléaires qui avait conduit les Américains à 35,000 et les Soviétiques à 45,000 têtes nucléaires, firent de lui l'homme le plus haï du Pentagone.

M. Pivot interroge sur le nombre de morts qu'a pu causer Tchernobyl ? Cinquante mille, cent mille ? Est-ce que ça fait beaucoup de morts ? « *Cinquante mille morts en cinquante ans, ça ne fait que mille morts par an* » de rétorquer le scientifique. Mais, Mme Rivasi souligne qu'à la suite de l'accident de Tchernobyl, la Commission internationale de protection radiologique a publié des statistiques — évaluation maintenant internationalement reconnue — qui dénombrent potentiellement cent trente cinq mille morts par cancer, plus cent trente cinq mille autres morts, en plus de tous les traumatismes psychologiques que ces habitants eurent à vivre à la suite du déracinement de leur terre d'origine et des nombreuses évacuations qui en découlèrent. Il faut aussi garder en mémoire tous les kilomètres carrés de terre aujourd'hui incultes pour des générations et des générations. Elle souligne au physicien qu'il ne semble accorder que peu de valeur à la vie des humains quand il compare les chiffres de morts statistiques dues au nucléaire avec les trois millions de morts annuelles causées par le tabac.

M. Charpak tient à rappeler à la présidente de la CRIIADC¹ que dans son livre, il s'élève contre les essais nucléaires atmosphériques qui auraient pu causer cent cinquante mille morts certaines sans que personne ne dise rien, alors qu'on condamnerait pour crime de guerre un État qui aurait fusillé cent cinquante mille personnes à genoux au bord d'un trou. Mme Rivasi loue cette implication du savant face à l'arrêt des essais nucléaires militaires, mais il y a plus que ça.

M. Lelouche², fidèle partisan du nucléaire et admirateur incontesté de M. Charpak, vante avec enthousiasme les avantages que la France, « recordman » mondial avec ses 56 réacteurs, retire de l'énergie nucléaire. C'est au début des années soixante-dix, à la suite de la crise mondiale du pétrole, que les gouvernements de M. Pompidou et de M. Chirac promurent l'essor des centrales nucléaires. Décision politique appréciable, la France jouissant aujourd'hui d'une indépendance économique en énergie face aux autres pays. Mais, en même temps des erreurs technocratiques se sont glissées comme la filière plutonium, le passage au surgénérateur, la contamination de certains sols et finalement la surévaluation de la hausse du prix du pétrole qui aurait sans doute mérité un accompagnement nucléaire plus grand.

¹ Cette Commission créée en 1986, suite aux rapports mensongers sur l'accident de Tchernobyl, travaille pour l'Assemblée européenne.

² Pierre Lelouche, *Légitime défense, Vers une Europe en sécurité au XXI^e siècle*, Éditions Patrick Banon, Paris, Préface Charles Millon.

À la question de M. Pivot : « *Quelle est la fiabilité des 56 réacteurs en France ? Pourrait-il y avoir un jour un Tchernobyl en France ?* »

"*Impensable!*" répond M. Charpak. Les réacteurs nucléaires sur le territoire français sont sécuritaires et c'est pourquoi il dort en paix. Mais, Mme Rivasi rappelle au physicien qu'il est admis que quelques centrales françaises seraient tout à fait inadaptées à la vente en certains pays sous-développés et que malgré la recherche scientifique rien ne garantit que les populations ne subiront pas dans l'avenir des dommages irréparables causés par des réacteurs nucléaires que l'on dit à sécurité maximale. « *Qui aurait imaginé, M. Charpak, qu'un tel déclin concernant la sécurité des centrales nucléaires en Russie, se serait un jour produit ?* » Elle conclut donc qu'on ne peut pas miser sur l'avenir en équipant tous les pays du monde en centrales nucléaires.

Toutefois, le scientifique affirme que le CERN³ peut prétendre à des centrales beaucoup plus sécuritaires, mais que la puissance de fonctionnement ne serait qu'au quart ou au tiers de l'efficacité connue. D'ailleurs, des pourparlers sont actuellement en cours concernant la construction d'une centrale franco-allemande dix fois plus sécuritaire que ce qui peut exister maintenant.

La future centrale sera beaucoup plus sécuritaire de rétorquer Mme Voynet, mais à quel surcoût ? Et il faut s'interroger. « *Comment financer ce genre d'équipement ? Comment financer la surveillance à très long terme, pendant une durée qui défie l'imagination humaine ? Est-il éthique de transférer sur les générations à venir des coûts exorbitants dus au nucléaire ? Et les déchets ?* »

Un reportage montre comment chacun se débarrasse à sa manière des déchets nucléaires. Par exemple, l'Allemagne les enfouit dans le sol, alors que l'Angleterre a, proprement, jeté jusque dans les années 80, soixante-quinze mille tonnes de déchets radioactifs en pleine mer à trente kilomètres des côtes françaises. D'autres, plus sages, ont investi des sommes folles pour isoler les déchets dans des centres de stockage protégés. Les déchets nucléaires sont classés de faiblement,

³ Laboratoire européen pour la physique des particules, appelé lors de sa création, en 1952, Conseil européen pour la recherche nucléaire (CERN). Implanté à Meyrin, il est situé aux frontières franco-suisse. Il y a construit des accélérateurs de particules et le plus grand anneau de collisions au monde (LEP).

moyennement à hautement dangereux. Même si la vie de certains résidus est de très courte durée, pour d'autres elle est de mille, dix mille, cent mille ans.

M. Charpak estime que les communistes de l'Union soviétique ont non seulement tué le socialisme, mais qu'ils ont lourdement handicapé l'avenir du nucléaire dans le monde.

M. Lelouche rappelle alors, qu'en 1996, la conférence du G7, présidée par la France, a signé une entente pour financer la remise en ordre de l'Ukraine, notamment à Tchernobyl. L'Occident est actuellement en train d'acheter l'ancien parc nucléaire soviétique, ainsi que les armes nucléaires, afin d'en extraire le plutonium pour assurer la sécurité de ces sites. Cette décision coûte à l'Occident des milliards de dollars et ce n'est qu'un début.

2. Le nucléaire militaire

L'animateur constate qu'autant ces messieurs sont très favorables au nucléaire civil, autant ils sont contre le nucléaire militaire. D'ailleurs, M. Charpak dit bien dans son livre qu'il souhaite la réduction à zéro de tout l'armement nucléaire dans le monde.

Selon lui, ce moyen de dissuasion qui a procuré cinquante ans de paix à l'Europe, n'a plus sa raison d'être maintenant que l'Union soviétique s'est écroulée. Il rappelle qu'avec la fin de la Guerre froide, en 1989, de longs gémissements de douleur se sont fait entendre dans les laboratoires militaires du monde. Car, il suffisait d'évoquer, à tort ou à raison, la possibilité d'être la cible de l'ennemi pour décrocher des crédits souvent faramineux des gouvernements en place. Sans oublier que l'armement est le principal générateur d'emplois, directs et indirects, dans nombre de pays. Que reste-t-il de cet arsenal nucléaire ? En France, il reste encore cinq cent têtes nucléaires¹, tandis que la Russie et les États-Unis s'en partagent vingt mille chacun et entre dix à vingt mille sont comptées dans d'autres pays.

Selon M. Pivot, il faut continuer d'avoir peur que la planète saute. Alors, que faire ?

M. Charpak aimerait que la France donne mondialement l'exemple en réduisant à zéro ses réserves militaires nucléaires qui lui coûte quinze milliards par an.

¹ Une tête de nucléaire équivaut à dix fois Hiroshima.

M. Lelouche est d'accord que les arsenaux doivent baisser, mais il doute que l'exemple de la France puisse entraîner les grandes puissances à diminuer leurs stocks. Mais, voilà, un autre grand danger plane sur le monde : les instructions pour faire la bombe atomique circulent sur Internet. De plus, il faut savoir qu'il y a énormément de matières qui viennent des réacteurs de l'Est qui sont accessibles. Selon le politicien, il ne faut pas sous-estimer les terroristes. On n'a qu'à se rappeler l'attaque dans le métro de Tokyo par les armes chimiques et à se rappeler les missiles bricolés en Irak. Alors, l'arsenal hérité de la guerre froide, n'est-il pas toujours utile ? La France doit garder son pouvoir de dissuasion.

Mme Rivasi : *« Peut-être y aura-t-il une guerre nucléaire ? Qui en serait les coupables ? Les scientifiques qui ont développé l'énergie nucléaire »*. Tollé de protestations de la part de ces messieurs. Et les déchets radioactifs qui peuvent causer des dommages très importants avec les terroristes qui peuvent fabriquer très facilement des armes nucléaires, ne risque-t-on pas de courir à la catastrophe nucléaire ? *« Voyez, nous sommes deux femmes et qu'est-ce que nous défendons ? On défend l'avenir, on défend le bien. On se dit, il faut arrêter le développement de l'arme nucléaire »*.

« Mais qu'est-ce que ce sexisme à l'envers. Moi, aussi, je pense à mes enfants, de dire M. Lelouche. N'allez pas croire que je défende les armes, je défends la paix. Alors, il faut poser la vraie question: est-ce que l'Europe sera plus en sécurité si elle se dénucléarise ou si elle se garde une dissuasion minimum avec cinq cents têtes comme en a la France ? »

M. Pivot invite M. Charpak à fermer le débat.

Celui-ci croit qu'il faut se débarrasser des superstitions et des passions sans mesures pour regarder les perspectives qu'ouvrent la science et les nouvelles technologies. Son livre n'a pas d'autres intentions que d'ouvrir un débat avec le monde qui est disposé à parler de façon rationnelle. Selon lui, l'écologie est nécessaire à la sauvegarde de la planète. Ceux qui sont partisans de la dissuasion, comme les Soviétiques, existent encore. *« Je souhaite que les décideurs fassent davantage appel aux scientifiques comme autrefois on a fait appel aux bouffons du roi qui avaient le droit de dire ce qu'ils voulaient aux souverains et d'insulter les courtisans »*.

Dans l'avant-propos de son livre *Feux Follets et champignons nucléaires*, M. Charpak cite ces mots d'Albert Einstein :

*Je ne sais pas avec quelles armes sera menée la Troisième Guerre mondiale,
mais je sais que la Quatrième le sera avec des bâtons et des pierres.*

Quand je vois des contemporains vanter, à tout prix, les mérites du nucléaire dans le but « bien noble » de procurer à leurs semblables du confort, sans tenir compte des autres qui disent « Attention », je suis bien perplexe. Quand je regarde agir, quand j'écoute les réflexions de certains de mes semblables, je n'ose imaginer qu'un jour mes arrière-petits-enfants et mes arrière-arrière-petits-enfants pourraient fouler, quelque part, le sol de la planète, vêtus d'une combinaison isolante, le visage couvert d'un masque, n'ayant plus que des centrales nucléaires désuètes à visiter comme monuments.

HÉLÈNE SAINT-JACQUES, BONNE NOUV'AILES

FRANCINE LARIVÉE : UNE ARTISTE EN « MOUSSE »

Francine Larivée pourrait se définir comme une artiste qui s'est laissé imprégner par la nature sous son aspect végétal.

Dès la fin de son exposition solo *La Chambre nuptiale* (1976), elle s'est consacrée à sept années de recherche qui ont abouti à une première oeuvre-jardin, soit *Entouissement de traces, Mousses en situation — Test 3*. Cette oeuvre fut exposée dans les Silos du Vieux-Port de Québec, lors de l'événement Québec 1534-1984. Son matériau de base, la mousse des bois, l'a amenée à transplanter des mousses vivantes et à préserver leur vitalité durant et après l'exposition. Mais c'était là un défi de taille car les mousses, étant des végétaux fragiles, exigent un « protocole » d'arrosage et d'éclairage précis si on les sort de leur milieu naturel.

Quel objectif poursuivait-elle ? « Faire entrer le spectateur en contact avec sa propre spiritualité, dit-elle, et susciter une réflexion sur les périls menaçant le globe »¹.

Or les mousses séchèrent sur place car cette oeuvre végétale aurait nécessité une installation biotechnique, n'existant pas à l'époque. Cela est plus complexe que d'exposer des mousses séchées ou mortes en apparence. Voulant quand même illustrer sa propre démarche écologique, elle recyccla une partie de ses mousses mortes dans ses oeuvres subséquentes dont *L'Offrande*, présentée au Centre international d'art contemporain en 1990, à Montréal.

Suite à cela, elle décida de ne plus utiliser des mousses vivantes à l'intérieur des édifices. Cependant à l'automne 1991, elle revint sur sa décision lorsqu'elle présenta sa sculpture-humidificateur à la galerie Circa de Montréal. Elle avait enfin trouvé le moyen idéal de conserver les mousses vivantes à l'intérieur, soit un brumisateur qu'elle remarqua en visitant des serres en Floride. Ce procédé ingénieux de brumisation permettra de rendre les lieux publics plus vivables, souligne-t-elle. Elle voit le brumisateur comme la fontaine de l'an 2000 : intuition extraordinaire où l'art et la science se rejoignent pour le mieux-être de l'humanité. Il reste à mettre au point les

¹ Véronique Robert, « Art écolo ou ÉCOLOS ARTISTES ? », *L'Actualité*, 1^{er} avril 1992, p. 58.

systèmes d'arrosage et d'éclairage dans les édifices publics qui hébergeront des mousses vivantes.

Elle a continué quand même à utiliser des mousses vivantes mais à l'extérieur dont *Un paysage dans le paysage*, oeuvre permanente installée en 1993-1994 dans les Jardins de Métis.

Pourquoi se passionne-t-elle ainsi pour les mousses ? Son instinct lui souffle que l'eau et le soleil sont aussi bons pour les humains que pour les mousses. Elle suggère de les utiliser comme plantes d'intérieur dans les universités, les hôpitaux et les bureaux. Comme les mousses indiquent par leur fragilité toute anomalie dans la qualité de l'air que nous respirons à l'intérieur des édifices, elles nous serviraient d'alerte à l'air vicié, donc nocif, ajouterais-je à sa suite.

Son souci d'éthique écologique la pousse à ne pas dévaster les mousses des sous-bois et à n'en prélever qu'un petit peu ici et là par respect pour le milieu naturel, très lent à se régénérer.

Toute cette recherche artistique sur les mousses a été rendue possible grâce au programme Recherche et innovation du Ministère des Affaires culturelles. Ce programme fournissait en 1983 un appui financier sur une « étude exhaustive des conditions biotechniques favorables à l'utilisation des mousses, menée avec des consultants »¹. Parmi ceux-là, on retrouvait un architecte, des horticulteurs, des ingénieurs, des écologistes et des techniciens.

Par le biais de l'art, cette recherche a permis de montrer la fragilité environnementale de cette modeste forme végétale terrestre, analogue aux algues.

En juin 1995, délaissant les mousses, Francine Larivée poursuit sa démarche d'artiste écologiste en participant au Symposium international de sculpture qui s'est déroulé au parc Marie-Victorin, près du fleuve, à Longueuil. Son oeuvre porte un titre évocateur : *Terre gravide...émergence*.

FRANCINE DUMAIS, HOULDA

¹ Francine Larivée, « De la mousse, comme une peau sous laquelle toute trace était enfouie, à un art du geste dans le paysage », *Revue Quatre-Temps*, vol. 19, no 4, hiver 1995, p. 22.

UN NOUVEAU GROUPE EST NÉ !

Chère Marie Guyart,

Je viens, ce 25^e jour de février 1997, à Sainte-Foy, te présenter mes hommages et te dire toute mon admiration. Avec Dom G. Oury, j'ai parcouru, pas à pas, ton histoire. C'est ainsi que j'ai rencontré en toi une grande mystique qui en Nouvelle-France fit oeuvre de pionnière.

Sous la mouvance de l'Esprit, dans les plus grandes difficultés de climat, de dénuement, tu établis le premier couvent des Ursulines en terre canadienne. Tu apprivoises les langues indigènes, tu composes des grammaires, de la musique, des chants; tu bâtis, enseignes, décores et brodes. En même temps, tu écris des milliers de lettres, des relations qui disent à tes proches en France, ce que tu deviens. Même si l'encre gèle dans l'encrier et que le vent éteint le bougeoir, rien ne t'arrête.

Chère bienheureuse pionnière, n'es-tu pas notre inspiration ? Eh bien oui ! Au Québec des femmes, conscientes de l'héritage mystique que tu as laissé, ont fondé « L'AUTRE PAROLE ». Femmes de talents, vivant leur foi chrétienne et la Bonne Nouvelle de l'Évangile, elles ne bâtissent rien de moins qu'un monde nouveau, un nouveau monde ! Par choix, elles entreprennent des luttes riches d'intelligence, de solidarité, de complicité, d'audace et de sainteté. Ce sont des pionnières utilisant toutes leurs forces pour compatir, écrire, dénoncer, célébrer, chanter et prier ! Ce sont des féministes chrétiennes engagées.

Ma foi et mon coeur me disent que tu les connais ! Tu sais aussi ce que nous voulons te demander. Que ton nom, MARIE GUYART, devienne celui du groupe de L'autre Parole, à Québec.

PAULINE MAHEUX



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Denise Couture, Yvette Laprise, Marie-Andrée Roy, Hélène Saint-Jacques et Chantal Villeneuve*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Jacqueline Roy*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Téléphone : (514) 355-4217

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	=	12,00\$
2 ans (8 nos)	=	22,00\$
de soutien	=	
		25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outre-mer 1 an	=	14,00\$
2 ans	=	24,00\$
à l'unité	=	3,00\$

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
